

Emmanuel Lacoue-Labarthe

Notre théâtre

Quel regard étrange
fixé sur le Hasard...
Tu te perds à flotter ainsi dans mes bras,
cette nuit.

Tu as de la peine pour ce que nous sommes en train de perdre
une langue anachronique,
le chant de la mélancolie.

Mes mots sont à ta poursuite
ils se bousculent, se heurtent à ton corps imaginaire,
désemparés, ils t'embrassent...
Ta peau oppose trop de résistance,
elle est trop simple pour le poète
encombré de son alphabet maladroit et vague
à l'âme.

Fleur dépouillée,
sans tige ni pétales,
 ombre sombre
 de l'expression
fleur à fleur de vers :
Parle-moi, je te le demande.

Quel regard étrange
fixé sur le Hasard...
éloignés que nous sommes de toute éternité
attachés à nos murmures nocturnes ;
nous ne cessons de révéler le mystère.

La Région de nos échanges marchands
de nos persévérances maritimes,
habillés de blanc
l'âme anxieuse du profit
des tractations obscures,
le sac rempli de vers fatigués
par le voyage,
rayonnante de ténèbres aveugles
notre Région immobile écoute nos plaintes.

Les voilà les mercenaires anonymes au regard aiguisé
conscients de la bonne affaire.
ils ne sont d'aucun pays !
Entraînés dans la végétation voisine,
c'est à l'alcool,
sous un toit qui laisse entrevoir les étoiles
que s'opère le commerce...
Chantage, vol, menaces, il faut partir au plus vite
vers le prochain port ;
quel poids tout à coup
de devoir parler
face à ces êtres muets, armés de billets autoritaires.
Notre sac déborde de malaise dans la fuite.

La mer est le refuge sublime
qui engloutit sans hésiter notre vomissure
et nous éloigne de toute terre.
Les flots désorganisés et indifférents
donnent naissance à des vers nouveaux,
c'est le mouvement !
La langue y prend pied bien plus que sur la terre.

Mais de retour dans la Région,
quel extraordinaire soleil, rond et circulaire !
de retour dans notre habitation
qui sait lire par-delà son infirmité...

La mer fait corps avec la terre
dans le voyage.

La langue nous est un temple laïque et dissonant,
notre Théâtre.

Les mots éparpillés s'y rassemblent
et se jouent les uns des autres,
à la recherche du Hasard salutaire
qui seul a voyagé.

Le Hasard affirme sa présence dans le vers,
il y danse,

s'évanouit,

«But

O O O O O that Shakespearian Rag»¹

ma main,

«O, let me kiss that hand!»²

se donne en spectacle;

«Let me wipe it first; it smells of mortality.»²

Rouge pâle, rouge sang,

ocre, rouge feu,

de la révolution,

sage complément du vert,

armée incandescente!

corail marin, brique citoyenne,

rouge rose,

les yeux face au soleil;

cornée circulaire,

vide et blancs métaphysiques,

couleur de la réflexion,

maladie argentée,

je suis de plus en plus dissolu...

Sombre entre roux et noir,

sang coagulé, baie empoisonnée.

Mains noires, irréfléchies,

sans étoiles ni lunes,

noires, noires, noires, noires.

Mes souvenirs de voyage.

1. *The waste land*, T. S. Eliot.

2. *King Lear*, IV 6, Shakespeare.

L'Errance

des Nomades infinis

folle

hors de la pensée

mouvement perpétuel

assassin du Hasard

l'absence du voyage...

Peuples mystérieux souverains du Silence.

Le premier des leurs était-il nomade ?

Ô mémoire Ô demeure,

poète, tu es l'Habitant, le Sédentaire.